

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 40 (1895)
Heft: 4

Artikel: Un combat dans nos Alpes il y a dix-neuf siècles
Autor: Muret
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337230>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XL^e Année.

N^o 4.

Avril 1895.

Un combat dans nos Alpes il y a dix-neuf siècles.

L'an 58 avant Jésus-Christ, à la fin du mois de mars, une masse compacte d'hommes, de femmes et d'enfants, avec de nombreux charriots, traversait notre contrée, se dirigeant sur Genève. C'étaient les Helvètes qui, avec leurs alliés, émigraient pour le midi de la Gaule¹. Leur intention était de passer le Rhône à Genève et d'effectuer leur trajet par la Savoie. Mais les préparatifs de leur expédition n'avaient pu être tenus secrets et les Romains qui étaient maîtres de la rive gauche du Rhône et qui redoutaient l'envahissement de leurs possessions, avaient rapidement concentré à Genève, sous les ordres de Jules César, une dizaine de mille hommes, afin de s'opposer au passage du fleuve. Le pont fut détruit et les points principaux de la rive gauche furent fortifiés.

Devant cette attitude hostile, les Helvètes ne tentèrent pas de forcer le passage ; ils entrèrent en Gaule par la rive droite, soit par la route du fort de l'Ecluse. Leur marche jusqu'aux bords de la Saône (au nord de Lyon) surveillée par une légion romaine, dura deux mois. De là, ils voulaient se diriger vers le sud. Mais, César à la tête d'une nombreuse armée rassemblée pendant ce temps, leur barra le chemin.

Le but des Romains était d'obliger les Helvètes à retourner dans leur pays ; ils craignaient, en effet, que le territoire de l'Helvétie, abandonné ou non défendu, ne devint la proie des Germains leurs ennemis, qui, une fois leurs voisins, auraient constamment menacé leurs possessions en Gaule. Ils consacraient ainsi pour la première fois, ce principe d'équilibre européen : « la Suisse, Etat-tampon », vieux maintenant de plus de 19 siècles.

¹ Dans ses Commentaires, César fixe le nombre des Helvètes à 263 000, celui de leurs alliés à 108 000, celui des combattants à 92 000 et il accentue le caractère belliqueux de cette expédition ; la critique moderne, au contraire, ne veut y voir qu'un exode pacifique comprenant un total maximum de 150 000 individus ; la majeure partie des habitants de l'Helvétie ayant dû rester dans leurs foyers.

Ne pouvant marcher vers le Sud, les Helvètes remontèrent la Saône dans l'intention de contourner le plateau de Langres, pour arriver à la Loire. César les suivit et les battit dans la sanglante journée de Bibracte, les obligeant à rentrer dans leur patrie.

L'année suivante (57 av. J.-C.) retrouva Jules César à la tête des armées romaines en Gaule, combattant les Germains. Pour renforcer son effectif, il fit venir d'Italie deux nouvelles légions, les X^{me} et XII^{me} qui, sous le commandement de Quintus Pedius, son propre neveu, partirent d'Aoste et traversèrent le *Mons Poeninus*, c'est-à-dire le col du Grand Saint-Bernard. Ce col était pratiqué depuis longtemps. Les Romains y furent en butte à l'hostilité des populations indigènes, les Salasses sur le versant sud des Alpes, et les Véragres dans le val d'Entremont. Ces montagnards obstruèrent la route, la détruisirent même en plusieurs endroits, assaillirent et pillèrent la troupe. Les deux légions n'en parvinrent pas moins à destination et prirent part aux combats qui se livrèrent sur l'Aisne, contre les Belges. Cette campagne se termina par la bataille de la Sambre vers la fin de juillet. Dans le récit qu'en fait César, nous remarquons la XII^{me} légion romaine, la dernière arrivée, qui longtemps engagée au fort de la mêlée, ne dut son salut qu'à sa valeur et à celle de ses chefs. Parmi ces derniers, nous retenons le nom de Sextius Bacculus, centurion primipile, qui fut grièvement blessé.

Ce succès obtenu, César partit pour l'Italie, laissant en Gaule son armée. Elle prit ses quartiers d'hiver, soit en cantonnements, soit dans des camps retranchés, sur les bords du Loir et du Cher, et dans la Mayenne, au sud-ouest de Paris. Une seule légion en fut détachée : la XII^{me}, que nous avons déjà citée et qui reçut une destination spéciale.

Avant d'aller plus loin, examinons brièvement l'organisation de la légion romaine. Elle constituait l'unité de combat de l'infanterie. A l'époque qui nous occupe, son effectif normal était de 6000 hommes, répartis en dix cohortes de 600 hommes ; la cohorte elle-même, comprenait six centuriae de 100 hommes ; deux centuriae formaient un manipule¹. La centurie

¹ Cette organisation de la cohorte est à peu de chose près celle que notre règlement de 1868 fixait pour le bataillon et qui était formé de 6 « compagnies » ; deux compagnies composaient une « division. »

commandée par un centurion, se subdivisait en dix décuries de 10 hommes. Les pertes de la guerre, les difficultés du recrutement firent parfois tellement diminuer les effectifs, que des manipules réduits à 120 hommes, deviennent, sous la plume de César, de simples centurie. — Primitivement, l'infanterie légionnaire était composée de trois armes, correspondant aux trois lignes de combat: les hastaires en 1^{re} ligne, les principes en 2^{me} et les triaires en 3^{me} ligne. La cohorte était composée d'un manipule de chacune de ces armes et la légion combattait par cohortes accolées; mais depuis une cinquantaine d'années, ce système avait été abandonné et les trois manipules de la cohorte étaient armés de la même façon.

Le fantassin possérait comme armes de main: une épée et une pique et comme armes de jet: deux ou trois javelines (ces javelines longues de 1 m. 70, pesaient de 3 à 600 grammes). Il était muni d'un bouclier en bois, oblong, de 4 pieds de haut sur 2 1/2 de large, renforcé de bandes de fer. Coiffé d'un casque, sa poitrine était couverte d'une cuirasse ou d'une cotte de mailles; parfois, il était revêtu d'une peau de bête. — Le soldat romain portait ses aliments avec lui et en particulier, la quantité nécessaire de blé pour sa nourriture de 15 jours. Ce blé, il le réduisait lui-même en farine au fur et à mesure de ses besoins. En outre de ses armes offensives et défensives, il transportait avec lui tous les ustensiles nécessaires à l'alimentation et au campement, soit un poids de plus de 30 kilos: malgré cela, il était un marcheur infatigable.

A la légion d'infanterie était toujours attaché un corps de cavalerie, auquel incombaient uniquement le service de sûreté. Il était fort de 300 cavaliers et composé de dix escadrons (*turmæ*) de 30 hommes commandé par un « *præfектus* ». Il y avait un officier pour dix cavaliers; le plus ancien commandait l'escadron.

La légion, elle-même, avait pour chef un *tribun ad hoc*, auquel étaient adjoints cinq autres *tribuns*, qui prenaient, à l'occasion, des commandements divers sur des cohortes ou des détachements. L'officier de troupe le plus élevé en grade de la légion, était le centurion de la 1^{re} centurie du 1^{er} manipule de la 1^{re} cohorte¹. Il gardait l'étendard et faisait partie du conseil de guerre. On l'appelait le « *Principile* ». — Son

¹ Primitivement du 1^{er} manipule des triaires.

collègue, le centurion de la 2^{me} centurie du 1^{er} manipule, était le « primipile posterior ». La hiérarchie des officiers suivait d'abord les 1^{ers} manipules de chaque cohorte, puis les 2^{mes} manipules pour finir à la 2^{me} centurie du 3^{me} manipule de la 10^{me} cohorte. Il y avait donc pour un centurion, 59 mutations à subir jusqu'au grade de primipile. Les centurions choisissaient leurs officiers à raison de deux par centurie.

Nous voyons dans l'armée romaine un embryon de l'ordre dispersé. César adjoignait à ses légions des archers et des frondeurs, véritable troupe légère, recrutée chez les alliés, mais dont il n'y a pas trace auprès de la XII^{me} légion. En revanche, elle devait avoir 20 vélites par cohorte, soit 200 hommes. Ces vélites, recrutés parmi les soldats les plus téméraires, étaient de vrais escarmoucheurs. Détachés par groupes, ils étaient chargés d'engager l'action, de s'approcher de l'ennemi, de l'attirer dans des embuscades. Leur armement était celui de l'infanterie, avec cette différence que leur bouclier était rond et qu'ils possédaient 7 javelines, parfois même une fronde.

La cavalerie et les vélites détachés, la formation de combat de la légion était, du temps de César, la suivante : chaque cohorte en ligne de manipules en masses ; la masse de manipule formée des deux centuriae, l'une derrière l'autre ayant 20 hommes de front et 5 hommes de profondeur ; l'intervalle entre les hommes, fixé par les bras étendus de tous côtés. De la sorte, le manipule avait 50 pas de front et 30 pas de profondeur, y compris l'intervalle entre les centuriae. Les manipules en ligne étaient séparés l'un de l'autre par une distance de 15 pas. De la sorte, la cohorte offrait un front de combat de 180 pas.

Une 2^{me} cohorte, à 80 pas en arrière de la première, formait la 2^{me} ligne. Enfin, suivant les circonstances, l'offensive ou la défensive, on désignait une 3^{me} cohorte comme 3^{me} ligne. Les 10 cohortes de la légion étaient réparties : quatre en 1^{re} ligne, trois en 2^{me} et trois en 3^{me}.

Le combat commençait par l'action des armes de jet comme aujourd'hui, avec cette différence qu'au lieu d'une artillerie portant à 4000 mètres, c'était à 25 ou 30 mètres que les javelines lancées par une courroie, ou à 150 mètres que les flèches des arcs, atteignaient leur but. Une fois l'ennemi ébranlé, on se jetait sur lui, piques en avant et on arrivait avec l'épée, au combat corps à corps, le plus meurtrier.

Et maintenant, revenons à la XII^{me} légion.

Partie de Tonnerre, elle marche en colonne sur la route qui conduit à Vesontio (Besançon). Elle est précédée des « metatores » et des « agrimentores », c'est-à-dire des officiers d'administration et des officiers de pionniers, accompagnés d'un détachement de cavalerie. Ils sont chargés d'assurer l'alimentation de la troupe, de fixer et de préparer le campement du soir. Les Romains ne se cantonnaient que très rarement et lorsqu'ils s'arrêtaient, ne fût-ce que pour la nuit, ils se fortifiaient toujours, d'une manière ou d'une autre.

Le pays était entièrement pacifié. La colonne marchait dans l'ordre suivant. En tête la cavalerie, moins les escadrons détachés en avant, en arrière et sur les flancs pour assurer la sécurité de la marche. Ce service se faisait au moyen de patrouilles (exploratores). Venaient ensuite les vélites sous les ordres d'un tribun ; puis la colonne des bagages, composée de 450 chevaux de bât avec leurs conducteurs. (Les Romains ne se servaient qu'exceptionnellement de charriots pour ce service). Après les bagages, la garde prétorienne, précédant Servius Galba, le tribun chargé du commandement de la XII^{me} légion, accompagné d'un état-major composé des tribuns non détachés. Enfin, les dix cohortes, moins une centurie assurant l'arrière-garde avec quelque cavalerie.

La légion observe une sévère discipline de marche ; elle fait de 25 à 30 kilomètres par jour. Elle annonce son passage au son des trompettes (tubae) ; sans doute, aussi, prend-elle le pas cadencé en traversant les lieux habités, car nous savons l'importance qu'on lui donnait alors.

Où se rend-elle ainsi ?

C'est ce que la première page du III^{me} Livre des Commentaires de Jules César nous apprend.

Ce général avait reçu, lors de leur arrivée à l'armée, le rapport de Quintus Pedius sur le passage des X^{me} et XII^{me} légions à travers les Alpes ; il savait tout ce qu'elles avaient eu à souffrir de la part des montagnards des deux versants du *Mons Poeninus* ; il jugeait aussi de quelle importance étaient pour la république les passages du Valais, celui du Saint-Bernard en particulier, et l'intérêt majeur qu'il y avait à assurer la sécurité du transport des troupes et le trafic du commerce et des voyageurs. A cet effet, il fallait se rendre maître du Valais, en soumettre les habitants et affirmer, par une occupa-

tion plus ou moins prolongée du passage du St-Bernard, une sorte de prise de possession.

Cette mission fut confiée à la XII^{me} légion. Elle connaissait la contrée pour l'avoir traversée quatre mois auparavant. Elle y retournait avec un effectif réduit de plus d'un quart, par les pertes de la campagne.

De Besançon, la légion traversa le Jura par la route conduisant à Orbe (aujourd'hui le passage de Jougne), puis notre contrée et elle arriva au pays des Nantuates. Cette peuplade résidait dans le Chablais (rive sud du Léman) et dans la contrée d'Aigle et de Bex ; elle avait pour capitale : Agaune (aujourd'hui St-Maurice), située à l'extrémité de son territoire.

Galba, sans s'y arrêter, entra dans le Valais, habité par les Véragres, dont le bourg principal était Octodurum, et par les Sédunes qui ont laissé leur nom à la ville de Sion. Ces peuplades, prévenues de l'arrivée des Romains, se disposèrent à leur disputer le terrain. Elles étaient armées de longues piques, de longues épées ondulées, de javelots, en particulier du lourd *gæsum* en usage dans les Alpes, puis d'un bouclier. La discipline romaine eut promptement raison de leur résistance. En quelques jours, Galba, après avoir détruit leurs lieux fortifiés, les battit ; puis, il leur offrit la paix. Il leur expliqua que les Romains n'avaient nullement l'intention de s'emparer de leur pays, mais que leur but était simplement de s'assurer en tout temps le libre passage de la montagne ; il leur demandait de le leur garantir, moyennant quoi, ils ne seraient nullement molestés : l'honneur du peuple romain devait être, à leurs yeux, le gage le plus certain de sa promesse. Là-dessus, les Valaisans convaincus lui livrèrent des otages, qui étaient pour la plupart les jeunes fils des principaux d'entre eux.

Galba, quittant alors le Haut-Valais, redescendit la vallée et s'arrêta à OCTODURUM, chef-lieu des Véragres, aujourd'hui Martigny, au débouché du val d'Entremont qui conduit au Saint-Bernard.

César décrit la position de Martigny : « Situé au fond d'une vallée, qui confine à une plaine de peu d'étendue et environné de tous côtés par de très hautes montagnes. » — C'est assez cela.

L'automne était arrivé. Octobre amène parfois des giboulées. Il était trop tard pour entreprendre une expédition et des travaux sur la route du St-Bernard. Aussi Galba se décida-t-il

à les renvoyer au printemps et à établir à Octodurum ses quartiers d'hiver.

Ce bourg était formé de huttes rondes, en bois et en claires, recouvertes d'un toit de branchages assez élevé. « Il était, écrit César, partagé en deux parties, par une rivière ». Cette rivière n'est autre que la Dranse. Aujourd'hui impétueuse et encaissée jusqu'à La Croix, elle parcourt la vallée en suivant le bas de la montagne sud, et se jette dans le Rhône après un parcours de 4 kilomètres en plaine. L'état actuel des lieux diffère donc sensiblement de ce qu'il devait être à l'époque du récit de César.

M. le colonel Rothpletz a publié sur le combat d'Octodurum, il y a quelques années, dans le « Monatschrift für Offiziere aller Waffen », une très intéressante dissertation motivée par une recherche archéologique. En nous aidant de cette dissertation elle-même, des cent et quelques lignes que César a consacrées à l'expédition de Galba, et de ce que les écrivains du temps nous apprennent des usages de l'armée romaine, nous voulons essayer de *reconstituer* cet épisode de notre histoire militaire et nationale.

Abordant la difficulté de la différence du terrain entre l'état actuel et la description de César, M. le colonel Rothpletz l'explique par le raisonnement suivant : « Les alluvions des torrents de montagne ont régulièrement pour effet de hausser le niveau du lit du torrent et de créer, à la longue, un dos d'âne sur le sommet duquel l'eau continue à couler entre deux digues naturelles. Vienne une crue subite, l'eau déborde et ne tarde pas à se creuser un autre lit ». Aujourd'hui, la Dranse suit depuis le Bourg jusqu'à la Bâtiaz le pied de la montagne ; mais d'après M. le colonel Rothpletz, l'ancienne Dranse, celle de l'an 57 avant Jésus-Christ, semble exister encore à l'état de ruisseau, qui, se détachant du cours principal au-dessus du Bourg, parcourt le milieu du vallon, traverse Martigny-Ville, remonte un instant la vallée et va se jeter dans le Rhône. Entre le Bourg et la Ville, il fait tourner un moulin qui pourrait bien se trouver sur l'emplacement de l'ancien Octodurum.

Nous ne voulons pas discuter cette hypothèse qui n'a rien que de très plausible. Qu'il nous suffise d'ajouter que d'autres causes ont pu amener de profondes modifications à l'état des lieux ; ainsi les inondations occasionnées par la rupture des

glaciers et la chute du Tauretunum, l'an 563 de notre ère ; l'obstruction prolongée qu'elle occasionna a dû changer la direction des cours d'eau. — Quoiqu'il en soit, nous ne devons faire aucune objection à la description de César qui est positive et nous admettons que la Dranse coulait au centre du vallon, partageant en deux parties le bourg d'Octodurum.

Il importait à Galba d'avoir un lieu habité pour ses quartiers d'hiver. S'approprier toute la localité d'Octodurum aurait indisposé les habitants ; aussi fit-il un compromis. Refoulant toute la population véragre dans la partie du bourg située sur la rive droite de la Dranse, il garda pour lui la rive gauche. On ne peut s'empêcher de taxer d'imprudent cet établissement à proximité immédiate d'un ennemi, qui, tout soumis qu'il paraisse, n'en est pas moins un ennemi. Il faut, en tous cas, admettre que la rivière, séparant les deux parties du bourg, était d'une largeur respectable.

Nous reconnaissons toutefois en Galba l'homme de guerre, dont le premier soin est d'assurer sa ligne de retraite. Celle-ci est la route d'Agaune, et il détache sur cette ville : deux cohortes et, sans doute aussi, la plus grande partie de sa cavalerie, cinq escadrons à 30 hommes. Le récit de César ne fait aucune mention de la cavalerie de Galba, probablement parce que la présence de celle-ci était toute naturelle ; une légion sans cavalerie, c'aurait été un corps sans yeux.

Il lui restait donc à Octodurum : huit cohortes, soit environ 3400 hommes, puis une centaine de cavaliers.

Les habitations du bourg utilisées pour le logement des chevaux, pour l'infirmerie, les magasins, les dépôts de vivres, les bureaux, les ateliers, les boulangeries, etc., devront être comprises dans l'enceinte à établir et à fortifier.

Sur le rapport des « metatores », Galba plante son étandard sur l'emplacement que doit occuper sa tente. Près d'elle se grouperont celles des tribuns et de la garde. Puis il ordonne de tracer le camp qui a dû faire face au nord et tourner le dos au St-Bernard, front aux ennemis combattus.

La troupe a déchargé les bagages et les tentes. Celles-ci, destinées à abriter les hommes à toutes les températures, sont faites de peaux et de cuir ; on les dresse sur des pieux plantés en terre et on les tend au moyen de cordes. Chaque tente contient dix soldats, sous les ordres d'un chef de tente (deca-

nus). Elles sont disposées sur le terrain d'une manière régulière et, autant que possible, toujours la même.

Nous sommes sans données positives sur les espaces d'un campement romain. Toutefois, nous savons qu'on comptait pour une légion au complet un rectangle de 700 pas de chaque côté. Par analogie, pour un effectif de 3500 hommes et 200 chevaux, nous admettons un rectangle de 400 pas de chaque côté, soit une superficie de 90 000 mètres carrés affectés : 1^o au commandement, aux locaux et places de service ; 2^o au logement de la troupe et des chevaux ; 3^o aux emplacements de combat.

On traça donc un rectangle de 300 mètres de chaque côté, qu'on se mit immédiatement à fortifier, après avoir rasé les habitations qui se trouvaient sur l'alignement du retranchement. Quoique l'ancienne rectitude dans le tracé d'un camp eût été abandonnée et qu'on ne fit plus dépendre celui-ci que du terrain et des circonstances, on se fortifia également le long de la rivière, à cause du voisinage du bourg vèragre.

Le retranchement romain, pour un établissement de quelque durée, se composait d'un fossé de 10 pieds de profondeur sur 18 pieds de largeur, dont la terre, rejetée dans l'intérieur, formait un parapet de 8 pieds de hauteur. Pour faire ce travail, on désigna 12 manipules, qui se relayant pendant les douze heures du jour, le terminèrent en dix-huit heures. Six manipules, employées à l'organisation des locaux, couronnèrent ensuite le parapet d'une palissade de 4 pieds de hauteur. Il ne restait plus qu'à revêtir le talus extérieur d'un gazonnement ou d'un clayonnage, afin de rendre plus raide la pente du côté du fossé. On peut admettre qu'à la fin du deuxième jour, le camp était en état de résister à une attaque. Pendant qu'on y travaillait, six manipules et la cavalerie faisaient des reconnaissances et des réquisitions, soit dans le val d'Entremont, soit dans la vallée du Rhône, et depuis Agaune dans le pays des Nantuates.

Le camp d'Octodurum avait quatre ouvertures ou portes disposées pour la défense. Au nord, la porte prétorienne ; au sud, la porte décumane ; à l'est, vers le pont qui reliait les deux parties du bourg, la porte de droite ; à l'ouest, la porte de gauche. Une rue principale reliait la porte prétorienne à la porte décumane ; deux autres rues lui étaient parallèles. Une

autre rue, formant un large espace, courait de la porte de droite à la porte de gauche et séparait le camp en deux parties inégales. La partie supérieure, la moins grande, était affectée aux tentes des officiers supérieurs, de la garde, des troupes choisies et des chevaux ; elle contenait le forum, où se tenait le rapport et où se relevait la garde. La partie inférieure était destinée aux tentes de la troupe, rangées par rues. Un espace libre de 20 mètres, formant emplacement de combat, séparait de tous côtés les tentes du retranchement.

Les travaux du camp n'étaient pas terminés que le service sédentaire commença.

Tous les soirs, suivant l'ordre, les tribuns, le commandant de la cavalerie et le primipile devaient se réunir auprès du général pour prendre le *mot d'ordre* et recevoir les instructions pour le lendemain. Puis, une fois le soleil couché, les trompettes (*tubae*) de l'infanterie et les clairons (*lituus*) de la cavalerie sonnaient ce que nous appelons aujourd'hui *la retraite*. Auparavant, on avait organisé *les gardes*, qui se relevaient tous les soirs et dont le service était permanent de jour et de nuit. On désignait, à cet effet, suivant les circonstances, de 3 à 6 manipules, soit le 10^{me} ou le 5^{me} de l'effectif. On plaçait des gardes aux quatre portes du camp pour autant de secteurs ; elles postaient des sentinelles tout le long du retranchement et dans les rues des tentes. Le relevé des sentinelles avait lieu toutes les trois heures ; il était annoncé par un signal de cor (*buccina*), partant du *poste* prétorien. Comme aujourd'hui, les sentinelles recevaient le mot d'ordre et l'indication des signes convenus. Des rondes d'officiers étaient fréquentes pendant la nuit. Le poste prétorien et les gardes envoyoyaient des patrouilles, non seulement dans l'intérieur du camp, mais aussi aux abords extérieurs.

Les Romains prenaient donc de grandes précautions pour assurer à leurs troupes, le repos et la sécurité. Les préoccupations de Galba étaient non moins grandes pour assurer aux siennes une alimentation suffisante, les ressources de la contrée étant loin d'y suffire.

La population vénagre du bourg voisin du camp vaquait à ses occupations ; mais elle ne considérait pas de bon œil cette armée étrangère qui venait s'établir sur son territoire et y faire des travaux permanents, malgré les promesses du général ro-

main. Elle voyait, dans ce fait, une atteinte portée à son indépendance, à sa liberté. Nous reconnaissons à ce trait la jalousie méfiance de nos montagnards : leurs descendants n'ont pas démerité de leurs ancêtres. En outre, les mères de famille pleuraient l'absence de leurs fils emmenés comme otages par les Romains. « Mais pourquoi, disaient les Véragres, laisser ces étrangers tranquilles ? Ils sont trois mille ; nous sommes dix fois plus nombreux. Entourons-les et nous les aurons à merci ! » Ces murmures, ces menaces, courant de vallée en vallée, eurent bientôt fait d'exciter les populations. Et tandis que Galba vivait tranquillement dans son camp et que la régularité du service suivait son cours, les Véragres et les Sédures complotaient.

Plusieurs jours se passèrent.

Un beau matin, les patrouilles romaines, rentrant au camp, rapportent que les habitants du bourg, hommes, femmes, enfants l'ont, pendant la nuit, entièrement évacué. — Il y avait là du louche ! — Galba envoie aussitôt de nouvelles patrouilles dans plusieurs directions. Elles étaient à peine rentrées, qu'on vit les hauteurs du sud et de l'ouest se garnir d'une multitude de gens armés.

Galba comprit de suite la gravité de la situation et le guet-apens prémedité par les indigènes. Il réunit immédiatement son conseil de guerre. L'opinion y fut émise qu'il n'y avait de salut pour la légion que dans la retraite et l'abandon des bagages ; mais la majorité du conseil décida, au contraire, de défendre le camp à outrance : on le pouvait, et l'honneur du nom romain était engagé.

Pendant ce temps, la masse humaine sur la montagne prolongeait son mouvement vers le nord.

Galba hisse le drapeau rouge. A ce signal, les trompettes et les clairons sonnent la *générale*.

Les manipules se réunissent et se rendent aux places de combat, qui dès la formation du camp leur ont été assignées : les cohortes de première ligne au rempart, soit 3 hommes pour 1 $\frac{1}{2}$ mètre de front ; trois cohortes en soutien. La cavalerie se masse à la porte de droite. Soutenu par un manipule de la 7^{me} cohorte, un escadron occupe le bourg inhabité.

Malgré la hâte, les tribuns ont exactement pris leurs dispositions. C'est le tribun Gaius Volusenus qui reçoit le commandement de la porte de gauche et du secteur sud-ouest, et le

primipile Publius Sextus Bassulus celui de la porte préto-rienne et de l'angle nord-ouest. — Galba, comme tout général romain, harangue ses troupes, puis il ordonne le massacre des otages.

Au bruit a succédé le silence.

La masse des Veragres et des Sedunes s'est rapprochée.

Tout à coup, !comme obéissant à un signal, elle s'élance à la fois de la montagne et du vallon contre la gauche du camp et la porte décumane ; tandis qu'un fort détachement, descendant par la Bâtieaz, s'avance également dans la direction de la porte prétorienne, avec l'intention bien évidente de couper aux Romains leur retraite sur Agaune. Tous s'arrêtent à environ 30 mètres du rempart, et font pleuvoir une grêle de pierres sur les lignes de défense romaines. A cette décharge, succède une volée de lourds javelots.

Les Romains n'ont pas d'archers ; ils répondent à cette attaque en lançant leurs javelines. Mais leurs ennemis connaissent leur faiblesse numérique et sur plusieurs points à la fois ils veulent s'attaquer au rempart ; ils y parviennent péniblement ; reçus par les pointes des piques, ils sont obligés de battre en retraite. Immédiatement relevés, de nouveaux combattants harcèlent sans trêve les défenseurs, ou reconnaissant les points moins garnis des remparts, se précipitent avec fureur à leur attaque. Ici les soutiens accourus les repoussent vigoureusement. Là, ce sont les centuries des 5^{me} et 6^{me} cohortes qui, retirées du secteur qu'elles occupent, viennent renforcer la ligne de défense.

La mêlée était devenue terrible en plusieurs endroits, et c'est à peine si on pouvait emporter les blessés. Malgré cela, l'ordre fut exactement maintenu et observé ; la défense était bien celle de troupes aguerries. Pendant six heures, les Romains eurent à soutenir l'effort incessant et toujours renouvelé d'assaillants dix fois plus nombreux, d'hommes excités par l'amour de leurs foyers. Harassés, ils commençaient à désespérer ; leurs provisions de javelots étaient épuisées et ils étaient obligés de se servir de ceux que les ennemis jetaient dans le camp. C'est alors que les Valaisans, jugeant le moment venu, préparent les assauts : Sur plusieurs points ils réussissent à combler le fossé, de manière à s'approcher en masse de la palissade et à y faire brèche. Puis, poussant de grands cris, ils s'élancent tous ensemble contre les secteurs nord, sud

et ouest des remparts. Energiquement reçus par les Romains qui avaient eu le temps de se préparer à les recevoir, en mettant tout leur monde en première ligne, ils sont, une fois de plus, obligés de lâcher pied et se retirent.

Mais, le primipite Sextus Bacculus, dont le secteur avait été le plus vivement assailli, jugeant qu'une nouvelle tentative de l'ennemi pourrait être funeste, se rendit auprès de Galba ; en même temps que lui, y arrivait le tribun Volusenus. Tous deux dépeignent au général la situation critique de la légion et émettent l'avis qu'il ne lui reste plus qu'une chance de salut : une vigoureuse sortie. Les tribuns convoqués, cette opinion est discutée par le conseil de guerre, puis adoptée.

Galba fait alors sonner « au rapport » ; les centurions accourent. Il leur communique la décision qui vient d'être prise ; il leur donne l'ordre de suspendre le combat, de faire ramasser les javelots et de laisser la troupe reprendre haleine ; puis de masser la 1^{re} et la 8^{me} cohortes à la porte prétorienne, les 4^{me} et 5^{me} à la porte décumane, les 2^{me} et 3^{me} à la porte de gauche, la 6^{me} à la porte de droite, tandis que les 2^{me} et 3^{me} manipules de la 7^{me} cohorte iront rejoindre le 1^{er} manipule qui occupe le bourg vêragre. Au signal de l'attaque générale, tous devront sortir du camp, en se précipitant à la fois sur les ennemis. Les réserves se masseront en dehors des portes, prêtes à couvrir une retraite ou à secourir les deux premières lignes. Quant à la cavalerie, un escadron se trouve dans le bourg vêragre. Les deux autres escadrons suivront l'infanterie dans sa sortie et chargeront les ennemis sur leurs flancs.

Et ainsi fut fait.

Au signal donné par les trompettes et répété par les clairons, les Romains sortent tous ensemble, à la course et en poussant des cris, fondent sur leurs ennemis.

Surpris de cette attaque subite et impétueuse de front et de flanc, les Valaisans, fatigués de longues heures de combat, perdent la tête ; ils rompent leurs rangs et ne pouvant se rallier, n'offrent qu'une faible résistance ; à la porte de gauche, ils opposent aux combattants une masse d'hommes, entassés dans un espace restreint et dont la retraite sur la pente escarpée de la montagne est lente et difficile.

Il devait être deux heures.

De toutes parts les Romains pressent leurs ennemis, les piqûres ou les épées dans les reins ; ils en font un véritable car-

nage. César estime au tiers de leur effectif, soit à dix mille, le nombre des Véragres et des Sedunes qui payèrent de leur vie leur téméraire entreprise. La poursuite des fuyards fut confiée : dans la montagne, aux vélites et à deux manipules ; dans la plaine, à la cavalerie.

Le reste de la légion rentra au camp. Là, on panse les blessés, on enterre les morts, on recueille les armes abandonnées et l'on songe à sa nourriture. Il est enfin possible de goûter quelque repos.

Il est surprenant que les deux cohortes cantonnées à Agaune ne soient pas venues au secours du reste de la légion à Octodurum. Elles ont dû, semble-t-il, avoir eu de bonne heure connaissance de l'attaque du camp. Si les cavaliers de Galba n'ont pu arriver jusqu'à elles, ceux d'Agaune, tout au moins, chargés de maintenir la communication, ont-ils dû atteindre Vernayaz et y apprendre le combat qui se livrait à Octodurum.

Mais, revenons au camp. Vers le soir, tous les détachements rentrés, le service de sûreté réorganisé, les communications rétablies, Galba convoqua le Conseil de guerre et les tribuns, puis les centurions. Il leur expose que le combat si terrible de la journée lui montre l'impossibilité de passer l'hiver au milieu de populations hostiles, avec un effectif aussi restreint que celui de la XII^e légion ; qu'en conséquence, il se décide à la retraite. Il donne l'ordre de tout préparer pour le départ, le lendemain à la première heure du jour.

Le lendemain, en effet, à un premier signal des trompettes, les tentes furent pliées, les bagages préparés, les trophées mis à part, tous les chevaux harnachés et conduits aux divers campements. A un deuxième signal, la cavalerie quittant la place organisait un service de sûreté en nombreuses patrouilles, pendant qu'on chargeait sur les chevaux de bât les malades, les blessés, puis les bagages et tout le matériel. Lorsque, sur le rapport des centurions, tout fut prêt, Galba fit lever l'aigle de la légion et donner le troisième signal, celui du départ. Alors on vit sortir, par la porte prétorienne, se dirigeant sur Agaune, les vélites et la colonne des bagages, puis Galba, son état-major et la légion par cohortes. Lorsque le camp fut entièrement évacué, le commandant fit arrêter la marche de la colonne et détacha deux centuries pour mettre le feu au bourg d'Octodurum ; en peu d'instants il était en flammes. La légion

reprit alors sa marche, précédée et suivie de sa cavalerie. A Agaune, elle rallia le détachement qui y avait été cantonné ; puis, continuant son chemin, sans être inquiétée, à travers le pays des Nantuates, elle se rendit en deux journées de marche à Genève et de là en Savoie, où elle passa l'hiver.

Le combat d'Octodurum est la plus ancienne lutte pour l'indépendance dont notre patrie ait été authentiquement témoin. A ce titre, il mérite une place d'honneur dans les fastes de notre histoire nationale. Au point de vue militaire, il est un nouvelle exemple de la supériorité du petit nombre discipliné et aguerri, sur la masse désordonnée, même courageuse, intrépide et animée du plus ardent patriotisme.

Lieut.-colonel MURET.

Rôle de la cavalerie suisse d'après l'ordonnance du 31 août 1894.

INTRODUCTION

Le travail que je présente aux lecteurs de la *Revue militaire suisse* a été fait sous la forme de conférences destinées aux officiers d'un régiment de cavalerie. Si je me suis décidé à publier ce travail dans une revue destinée aux officiers de toutes armes, c'est que je pense que ceux-ci retireront peut-être quelque profit de l'exposition des principes qui régissent l'emploi de la cavalerie en campagne.

Je demande toute l'indulgence de mes lecteurs pour ma prose ; je n'ai absolument pas la prétention de poser des axiomes ; je veux, au contraire, exposer seulement quelques réflexions sur l'emploi de la cavalerie, et les soumettre à l'appréciation de mes camarades.

Les sujets que je traiterai sont les suivants :

- 1^o Principes généraux de l'emploi de la cavalerie ;
- 2^o Couverture de la frontière par la cavalerie ;
- 3^o Exploration devant le front de l'armée ;